

et à des cachés volés à l'Hôtel-de-Ville, ils ont donné une apparence officielle. Cette prétendue dépêche, qui a induit Paris en erreur hier soir, a dû être ainsi démentie par le Gouvernement.

RAPPORT MILITAIRE

3 novembre, matin.

Depuis trois jours, il ne s'est produit d'offensive agressive, ni de notre part, ni de celle de l'ennemi, qui semble seulement poursuivre ses travaux de terrassement à Châtillon et à Montretout. Sur ces deux points, le Mont-Valérien, le 6^e secteur, les forts de Vanves et d'Yssy, ont, par un feu bien dirigé, forcé à plusieurs reprises, ses travailleurs à se replier. Le général Berthaut, commandant à Saint-Denis, ayant appris que des mouvements de troupes prussiennes étaient signalés en avant des lignes, a fait tirer les forts de l'Est et d'Aubervilliers. Les forts de Romainville et de Moisy ont également par leur tir à grande distance, pu atteindre efficacement l'ennemi entre Drancy et Blan-Mesnil.

Nouveaux détails sur le 31 Octobre

M. Jules Ferry adresse aux journaux la lettre suivante dont l'importance n'échappera à personne :

« M. le rédacteur, je lis dans un article du *Tribun* reproduit par le *Réveil*, le *Combat* et par d'autres journaux un récit de la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre que je déclare en ce qui me concerne parfaitement inexact. Il y est dit que j'aurais adhéré à une sorte de transaction rédigée par les personnes qui occupaient l'Hôtel-de-Ville et dont il m'aurait été donné communication, je n'ai reçu communication d'aucun écrit de ce genre et par conséquent je n'y ai pas souscrit. Voici ce qui s'est passé :

Arrivé devant l'Hôtel-de-Ville, avec une colonne de gardes nationales beaucoup plus que suffisante pour l'enlever, j'ai fait cerner l'édifice occupé par l'insurrection, sommé le poste qui gardait la porte du côté de l'église Saint-Gervais et essayé avec la garde nationale deux coups de feu partis des fenêtres en guise de réponse. Peu après, M. Delescluse est descendu venant en parlementaire. J'ai consenti sur sa demande, pour éviter un conflit qui paraissait lui répugner autant qu'à moi et dont le dénouement d'ailleurs ne lui semblait pas plus douteux qu'à moi-même, à laisser sortir de l'Hôtel-de-Ville, les personnes qui l'occupaient au cri inique de : Vive la République ! sous cette réserve expresse que le Gouvernement resterait en possession de l'Hôtel-de-Ville et que le général Tamisier sortant le premier, présiderait au défilé. J'ai bien voulu attendre deux heures durant la réponse que M. Delescluse avait promis de me rapporter immédiatement. Pendant ce temps, les tirailleurs de M. Flourens tentèrent de pratiquer sur ma personne, en vertu d'ordres venus du dedans, une arrestation qui n'est pas l'incident le moins ridicule de cette journée où le grotesque se mêle à l'odieuse à chaque pas. C'est ainsi que certaines gens entendent le respect des suspensions d'armes. Cette fois, perdant patience, je suis monté avec des détachements du 106^e bataillon, des 1^{er} et 4^e, avec les carabiniers du capitaine De Vresse, et nous avons mis à la porte tous ces messieurs. Mais ce fut de ma part, M. le rédacteur, un acte de pure mansuétude ; et maître absolu de l'Hôtel-de-Ville depuis plusieurs heures, n'ayant qu'un souci, celui de contenir l'ardeur des cinquante mille gardes nationaux qui m'entouraient, je ne laisserai dire par personne que les factieux assiégés de l'Hôtel-de-Ville aient capitulé avec moi ; ils n'ont ni respecté, ni exposé les

motions apportées en leur nom ; j'ai fait grâce au grand nombre, et voilà tout.

Veillez agréer, monsieur le rédacteur, etc.

JULES FERRY.

Une chose singulière mais que l'on apprend de source sûre, c'est que l'état-major prussien de Versailles savait, dès dimanche soir, qu'il y aurait du bruit à Paris le lendemain. On s'attendait, pour cette fois, à une bataille véritable dans les rues de la capitale, et on tendait l'oreille pour entendre le bruit de la fusillade et du canon, dans l'espoir de profiter de la bagarre, ou au moins de se réjouir, mais les vedettes de Sèvres et autres environs de Paris n'ont pas apporté la nouvelle si attendue. On a dû en conséquence retarder la publication du fameux *Nouveliste de Versailles*, espérant encore pouvoir y insérer l'annonce d'une révolution à Paris. Mais, de son côté, notre état-major semblait avoir pressenti les plans ou les espérances de Versailles, à eu la sagesse de réprimer l'éméute, sous un coup de canon et même sans un coup de fusil.

Voici encore quelques détails sur la nuit de triomphe des communes : Non contents des trois mille quatre cent trente-sept dîners, qui leur ont été servis et des pièces de vin qu'ils ont vidées dans les caves de l'Hôtel-de-Ville ; ces messieurs ont fait une perquisition dans les offices où ils ont trouvé des centaines de saucissons suspendus au plancher pour la dernière bouchée. Les insurgés, au moyen d'échelles qu'ils ont pu trouver, ont décroché ces victuailles, pour les porter à leurs épouses ou maîtresses, en souvenir de l'occupation éphémère de la Mairie de Paris par les communistes.

Un journal rapporte, d'après le récit d'un garde nationale de service à l'Hôtel-de-Ville dans cette mémorable soirée, et qui remplissait les fonctions d'estafette d'un maire très-populaire, des scènes sans nom qui se sont produites : des marchands de boissons avaient suivi à l'Hôtel-de-Ville les bataillons de Flourens. Le vin, l'eau-de-vie coulaient partout. La salle du Conseil municipal était transformé en cabaret... c'était immonde ! à chaque porte des gardes avinés. De la Mairie de Paris, seul M. Siebecker était à son poste. Les émeutiers avaient l'intention, pour le protéger, d'élever des barricades autour de l'Hôtel-de-Ville... On ne leur a pas laissé le temps de s'occuper de ce détail.

On ne s'était pas aperçu qu'un des envahisseurs avait, à la faveur de la nuit, remplacé le drapeau tricolore qui flotte au-dessus de l'horloge, par l'étendard rouge flanqué à la hampe d'un bonnet phrygien : ce fut seulement mardi matin qu'un mobile adjudant du bataillon breton, vit cette substitution qu'il répara aussitôt.

On lit dans le *Rappel* : — Le citoyen Rochefort nous communique la note suivante :

« En lisant sur les murs l'affiche qui ajourne les élections municipales, affiche qui ne lui avait pas été communiquée au préalable, M. Henri Rochefort, qui les avait promises, la veille, au nom de ses collègues, a cru devoir envoyer sa démission de membre du gouvernement de la défense nationale. »

Nous croyons savoir que ce n'est pas la première fois que Rochefort donne sa démission. Les fois précédentes il avait cédé aux instances de ses collègues, qui avaient compris quelle force enlèverait au gouvernement la perte de l'élément révolutionnaire et populaire. Ne voulant absolument pas s'associer au manque de parole de ceux qui, après avoir promis la Commune, pour se sauver la remet-

tent en question quand ils se croient les plus forts, il a écrit sa démission, l'a déposée sur la table du Conseil, et a quitté l'Hôtel-de-Ville sans dire où il se retirait.

FAITS DIVERS

Depuis les événements de la nuit du 31 octobre, le gouvernement de la défense nationale ne siège plus à l'Hôtel-de-Ville où les rumeurs de la foule nuisaient trop à ses travaux. Les membres du gouvernement se réunissent maintenant dans les salons d'un ministère ou d'un autre. Le chef du cabinet de la défense, M. Becquet, reste seul à l'hôtel-de-ville pour recevoir les communications des citoyens.

Le personnel de la mairie de Paris a beaucoup discuté, sur la question de savoir si M. Etienne Arago devait être considéré comme membre du gouvernement de la défense nationale ou simplement comme maire principal, et alors se présenter devant les électeurs, convoqués pour le 5 de ce mois. Il paraît avoir été décidé que le citoyen Arago subirait, comme les maires des vingt arrondissements les chances du scrutin.

TRIBUNAUX

Le Palais de justice offrait enfin, aujourd'hui, une animation à laquelle on était complètement déshabitué depuis deux mois. On y rencontrait une vingtaine d'avoués et une trentaine d'avocats. C'est évidemment peu, mais enfin c'était assez pour ranimer ces grandes salles et ces longs corridors.

La reprise des travaux a eu lieu sans fracas. Deux chambres de la cour, la 3^e et la 4^e, ont tenu seules de courtes audiences pour l'appel des causes, sous la présidence de MM. Goujet et Falcoquet. M. l'avocat-général Benoist occupait le fauteuil du ministère public à ces deux chambres.

La tre et la sixième ont également siégé, après l'installation de plusieurs magistrats récemment nommés et l'appel des causes, les audiences ont été levées.

M. Ballot a donné sa démission de premier avocat général. M. Ballot avait voulu rendre service à M. Leblond son ami, en acceptant « une faction politique de dévouement » ainsi qu'il le dit lui-même. Mais il préfère conserver son cabinet et d'avocat et reprendre sa robe au moment où les travaux judiciaires commencent.

DERNIERS AVIS

A part quelques coups de canon signalés par la communication ministérielle ci-dessus, aucun fait militaire ne s'est produit depuis deux jours. — Rien ne confirme la nouvelle donnée hier par la *Liberté*, que les prussiens prépareraient une grande attaque d'artillerie entre Sèvres et Châtillon Du moins, on n'aperçoit encore l'indice d'aucune batterie sérieuse dans ces parages, et quant aux mouvements de troupes, c'est précisément du côté opposé, c'est-à-dire vers Gonesse, qu'ils ont lieu en ce moment. Du reste, on veille sur tous les points avec autant de sollicitude que s'il n'était pas question d'armistice.

Aucun ballon n'est parti aujourd'hui. Il en partira probablement un demain matin.

Les opérations du scrutin se continuent avec une tranquillité parfaite.

Les journaux dont les titres suivent conseillent aux électeurs de dire oui, c'est-à-dire en faveur du maintien du gouvernement de la défense nationale : le *Temps*, l'*Avenir national*, le *Siccle*, le *Journal des Débats*, la *Gloche*, la *Vérité*, l'*Electeur Libre*, l'*Opinion nationale*, la *France*, le *Constitutionnel*, la *Gazette de France*, le *Soir*, le *Peuple Français*, le *Gaulois*, le *Paris-Journal*, le *Figaro*, le *Français*.

Les journaux dont les titres suivent conseillent non, c'est-à-dire en faveur de l'établissement d'une Commune révolutionnaire : le *Réveil*, le *Combat*, la *Patrie en Danger*, le *Tribun*.

Le *Rappel* conseille de voter oui avec une assemblée municipale.

La popularité révolutionnaire.

Ceux que le flot des révolutions pousse au pouvoir et qui se font les instruments des passions violentes, arrivent aisément à la popularité ; ils cherchent à plaire au

parti qui crie le plus fort, ils ménagent les audacieux et se tiennent à un certain niveau dont le commun des factieux ne puisse se plaindre. Ils répriment, mais sans insistance ; ils ordonnent, mais se résignent à n'être pas obéis quand les rebelles sont de leur famille politique. Ils seraient implacables pour d'honnêtes gens qui ne se soumettraient pas, mais à leur est facile d'être indulgents pour ceux qui leur ressemblent. Ne leur parlez pas de modération ; ils se croiraient déshonorés s'ils passaient pour raisonnables ; le bon sens leur est suspect, ils se tiennent en garde contre ce qui n'est pas désordonné. Ce sont des ouragans qui veulent être pilotes malgré les vagues qu'ils soulèvent et les voiles qu'ils déchirent ; ils se plaisent dans les fracas et croiraient cesser d'exister s'ils cessaient d'être bruyants ; ils se couronnent de popularité révolutionnaire.

Mais la consistance, le sérieux et la durée manquent à cette popularité. En matière de révolution, il n'y a plus rien à découvrir et tout est épuisé. Nous n'avons devant nous que des copistes d'une autre époque ; or, dans les grands drames de nos tempêtes civiles, que voyons-nous ? des audacieux succéder à des audacieux, des renommées s'écrasant les unes sur les autres, le plus hardi saisissant la palme pour la laisser tomber aux mains d'un plus violent que lui, et les popularités monter et disparaître comme les flots qui courent se briser contre les mêmes écueils.

Rien n'est donc plus pauvre, plus vide et plus fugitif qu'une popularité révolutionnaire ; il n'appartient qu'à une faible tête de s'enivrer à une telle coupe, une ivresse de ce genre vous fait perdre le sens des choses humaines, la convenance des actes, la mesure du langage, l'instinct conservateur que Dieu a mis en nous comme une lumière qui répond sur notre chemin d'utiles clartés. Les intentions droites peuvent périr dans le tourbillon d'une popularité révolutionnaire ; c'est d'abord comme une poussière qui les obscurcit, puis c'est une tempête qui les efface ; il ne reste plus alors qu'une intelligence en proie à toutes les faiblesses du dedans, à toutes les passions du dehors, où plutôt on est soi-même comme une passion que rien ne combat ni ne règle, et qui, armée de la puissance, multiplie les œuvres mauvaises et entasse Péliion sur Ossa. Une popularité révolutionnaire, en face d'un gouvernement, joue son rôle, fait du mal et achève tant bien que mal sa courte destinée ; mais s'il arrivait qu'une popularité révolutionnaire fût elle-même le gouvernement, elle bouleverserait le monde pour peu qu'on lui en laissât le temps.

Ce serait mal comprendre la gloire que de penser qu'on puisse en conquérir une parcelle en dehors de l'assentiment des honnêtes gens, en dehors de ces idées et de ces vérités qui sont comme le ciment des sociétés sur la terre. On peut jeter un nom de plus dans le gouffre où tant de noms ont été engloutis, mais ce n'est pas ainsi que l'on se recommande au souvenir des hommes. On s'y recommande moins sûrement encore par la présomption, l'étourderie orgueilleuse et l'ignorance superbe. Il y a des temps et des situations faciles où les incapables peuvent passer pour hommes d'Etat et faire illusion à force de ruse et de silence ; mais rien n'éclate vite comme l'incapacité dans les jours orageux. Il importe alors de chercher à se préserver ; les peuples ne sont pas tenus de confier leurs destinées aux illuminés de la République.

POUJOLAT.

(Union).

On sait que M. Alphonse Gent, envoyé à Marseille pour y rétablir l'ordre a failli être assassiné. Quelques journaux ont essayé de démentir cet odieux attentat. Mais la nouvelle est exacte, et voici en quels termes elle a été annoncée à M. le ministre de l'intérieur :

« Arrivé à 4 heures à Marseille, Magnifique réception à la gare par tous les officiers de la garde nationale. Population enthousiaste. Acclamation unanime jusqu'à la préfecture. Là, on m'a demandé à m'associer à Esquiros, en me disant que si je refusais, la guerre civile éclaterait à Marseille. J'ai refusé, persistant à me tenir dans mon rôle. Alors quelques hommes armés se sont présentés, me demandant ma démission. Je refusai pour la troisième ou quatrième fois ; un coup de pistolet tiré par un inconnu m'a atteint dans la région du ventre.

« La blessure n'a pas de gravité. Mes médecins assurent que je serai empêché d'agir pendant quelques jours. Rassurez mes amis.

« Le ministre de l'intérieur, dès la réception de cette dépêche, écrit par le télégraphe à M. Labadié, à Marseille :

« J'apprends que mon cher ami Gent a été l'objet d'un ignoble attentat ; je vous adjure, au nom de la patrie, de faire un suprême appel aux gens de cœur de Marseille, et de ne pas subir plus longtemps les violences et les cruautés.

« Puis, dans la soirée, M. Gambetta envoya ce télégramme à M. Gent :

« Cher et courageux ami, « J'ai l'âme pleine d'horreur et de tristesse à la pensée qu'un homme tel que vous, à qui la République doit tant, et de qui elle a tant reçu, a pu être l'objet d'un aussi odieux attentat. J'attends avec certitude que la tentative d'un pareil crime ouvrira les yeux à tout le monde, et que sous peine de se faire complice de cet assassinat, personne n'osera plus méconnaître vos droits scellés par votre sang de commander au nom du gouvernement.

« J'attends aussi avec anxiété la nouvelle qu'il a été fait justice du meurtrier. Je voudrais être près de vous pour vous dire le respect qui s'ajoute à mon amitié. Je vous tenais pour un héros du droit, à présent vous en êtes le martyr.

« Faites de grâce qu'on m'instruise de votre état et de la situation.

« Recevez mes embrassements fraternels. »

Chronique locale & départementale

Le préfet du Nord a adressé la dépêche suivante à M. le Maire de Roubaix :

« Lille, 6 novembre 1870. « Je vous envoie par grande vitesse 10 caisses de fusils à piston rayés, que vous distribuerez aux meilleures compagnies de la garde nationale mobilisée après avoir eu soin de faire marquer, par fer rouge le mot Nord sur chaque crosse.

« Accusez-moi réception du nombre de fusils avec indication des marques et numéros des caisses.

« D'autres distributions suivront.

« Activez les exercices. »

M. le préfet du Nord vient de prendre l'arrêté suivant relatif à l'établissement de la liste du jury :

Nous, préfet du Nord.

Vu le décret en date du 7 août 1848, sur la composition du jury, portant :

Art. 1^{er}. Tous les Français, âgés de 30 ans, jouissant des droits civils et politiques, seront portés sur les listes générales du jury sauf les cas d'incapacité ou de dispense prévus par les articles suivants :

Art. 2. Ne pourront être jurés : Ceux qui ne savent pas lire et écrire en français.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX. DU 8 NOVEMBRE 1870.

— 31 —

LA GUERRE DU NIZAM

PAR MERY

XIII

UN LETTRE DE SIR EDWARD.

SUITE

« Aussi, mon Dieu ! on est bien embarrassé pour vivre en ce monde !... La vie est une chose que personne ne sait faire !... Il faudrait avoir deux existences ; la première serait un essai... lorsque l'expérience vient, il faut mourir ; c'est la vertu des vieillards : à quoi leur sert-elle ?... A donner des conseils... on ne les écoute pas.

« Folle ! si quelque ami m'avait dit

hier : « Voilà un vieillard, adressez-vous à lui, il éclairera votre jeunesse » se... » Dans quel océan d'ironie amère j'aurais noyé ce malheureux ami !

« L'expérience ne sert qu'après la faute... On prend des armes et une bonne escorte au lever du soleil, lorsqu'on a été volé, la nuit, dans un bois.

« A mon secours, mon Dieu ! Ma tête est trop faible pour garder sa raison. »

Octavie serra son front avec ses mains, comme pour y retenir son intelligence prête à s'échapper, et resta quelques instants sous l'oppression d'un abattement muet. Puis elle déroula une natte dans un angle de la galerie et s'étendit lourdement sur ce lit de repos.

Dans ces crises, la bienfaisante nature donne aux êtres souffrants une léthargie plombée qui ressemble au sommeil comme la mort. On a le sentiment confus des choses extérieures, il semble qu'on est scellé dans une tombe avec le suaire, et que l'on entend glisser sur le marbre le bruit du vent et des herbes. La jeune femme dormait ainsi.

XIII

LE LENDEMAIN.

Noctem in scelus eruptionem fors lenit.

TACITE

Une circonstance inconnue fit avorter l'explosion des crimes préparés pour cette nuit, car il n'était pas permis de suspecter la sagacité de Nizam. Les soldats embusqués dans les bambous de l'étang voisin n'entendirent pas le signal de leur colonel. Sir Edward veilla jusqu'à l'aube, couché dans les herbes, sous les fenêtres d'Octavie, avec Nizam, et douze cipayes, braves, robustes et adroits comme eux.

Les Taugs ne se montrèrent pas.

Avant le coucher des dernières étoiles, le colonel Douglas ordonna que tous les soldats, au lieu de rentrer dans leur cantonnement, se cacheraient dans les massifs les plus ténébreux et les moins fréquentés des deux forêts de Nerbudda, et qu'ils y séjourneraient jusqu'à nouvel ordre. Nizam approuva ce plan, et dit à Douglas :

« Fiez-vous à moi, mon colonel, je vous livre ma tête comme garantie. Les Taugs n'ont pas renoncé à leur projet ; je connais mes bandits. Ne nous endormons pas, veillons toujours. »

Au lever du soleil, l'habitation reprit

sa physionomie ordinaire. Personne, parmi les serviteurs, n'aurait deviné au dehors qu'une attaque et une défense terribles étaient dans les éventualités probables de la dernière nuit.

Le colonel Douglas entra dans les bois à la tête de sa troupe, pour désigner lui-même les postes et donner ses dernières instructions au capitaine Moss. Edward n'avait pas quitté la terrasse de Nerbudda. Les premiers rayons coloraient les cimes des arbres en réveillant les oiseaux. Nizam était parti, emportant toujours avec lui ses secrets d'exploration.

« Elle dort, disait Edward dans un monologue mental, elle dort avec cette bienheureuse tranquillité qui accompagne toujours le sommeil des femmes... A nous la veille laborieuse ou le rêve étouffant ! Oh ! les femmes !... celle-là... ce savoureux démon de satin, a reçu de moi une lettre hier ; elle a lu cette lettre fiévreuse, comme on lit un journal anglais, du bout des prunelles... puis, la belle dame a fait sa toilette de nuit : elle a roulé nonchalamment ses beaux cheveux avec une coquetterie égoïste, pour se plaire à elle-même, pour se réjouir de sa grâce dans son sommeil. Elle s'est endormie le sourire aux lèvres, et jusqu'à son réveil elle gardera sur ces joues charmantes la sérénité rose du chérubin !... Oui, voilà bien les femmes !... Et moi, si je lui disais aujourd'hui : « Madame, j'ai veillé pour vous ce soir à l'aurore, j'ai veillé comme le chien fidèle à la porte de son maître ;

« j'ai veillé mes armes à la main, parce que vous vous êtes obstinée à rester dans une maison bouillonnante de périls, et nous avions tous juré de mourir sur le seuil de cette maison qui est le temple auguste de votre beauté... » Si je lui disais cela, elle me récompenserait avec un sourire incrédule et un équivoque remerciement, à la française ; parole des lèvres, silence du cœur !... Il y a des oiseaux qui passent dans son souffle, et s'envolent dans le ciel... Qu'ils sont heureux !

Au milieu de cette extase de contemplation, Edward entendit un bruit de pas cadencés dans une allée routière de l'habitation, et il marcha de ce côté d'un pas très-lent.

C'était l'heure où l'on arrivait de Roudjah ou des habitations lointaines du voisinage, les départs ayant toujours lieu un peu avant le lever du soleil.

Edward chercha Douglas aux environs, mais le colonel était occupé de ses devoirs militaires.

« Il est impossible, se dit Edward, que ce soit le nabab : nous les avons exilés à notre insu, lui et sa fille, pour trois jours. Trois jours sont trois siècles, quand une heure est devenue précieuse comme une mine d'or. »

La conjecture était fautive : le nabab et miss Arinda arrivaient en palanquins.

Edward courut au-devant de la jeune maîtresse de l'habitation, pour l'aider à descendre et lui offrir son bras.

« Ceci va terriblement compliquer la